

GWEN

LEX
CROUCHER

& **A**RT

**ARE NOT
IN LOVE**

PRIÈRE
D'AIMER
QUI VOUS
VOULEZ !



casterman

Gwen et Art
are not in love

Casterman
Rue Haute 139
1000 Bruxelles
Belgique

www.casterman.com

Publié en Angleterre par Bloomsbury YA, an imprint of Bloomsbury Publishing Plc, 50 Bedford Square,
London WC1B 3DP, UK
© Lex Croucher, 2023 pour le texte
© Thy Bui, 2023 pour la carte

ISBN : 978-2-203-28337-4
N° d'édition : L.10EJDN002037.N001

© Casterman 2023 pour la présente édition
Achevé d'imprimer en septembre 2023, en Espagne, par Liberdúplex,
(Carretera BV-2249 Km. 7,4, Polígono Industrial Torrentfondo,
08791 Sant Llorenç d'Hortons, Barcelone).
Dépôt légal : octobre 2023 ; D.2023/0053/234
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.
Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie
ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données
ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

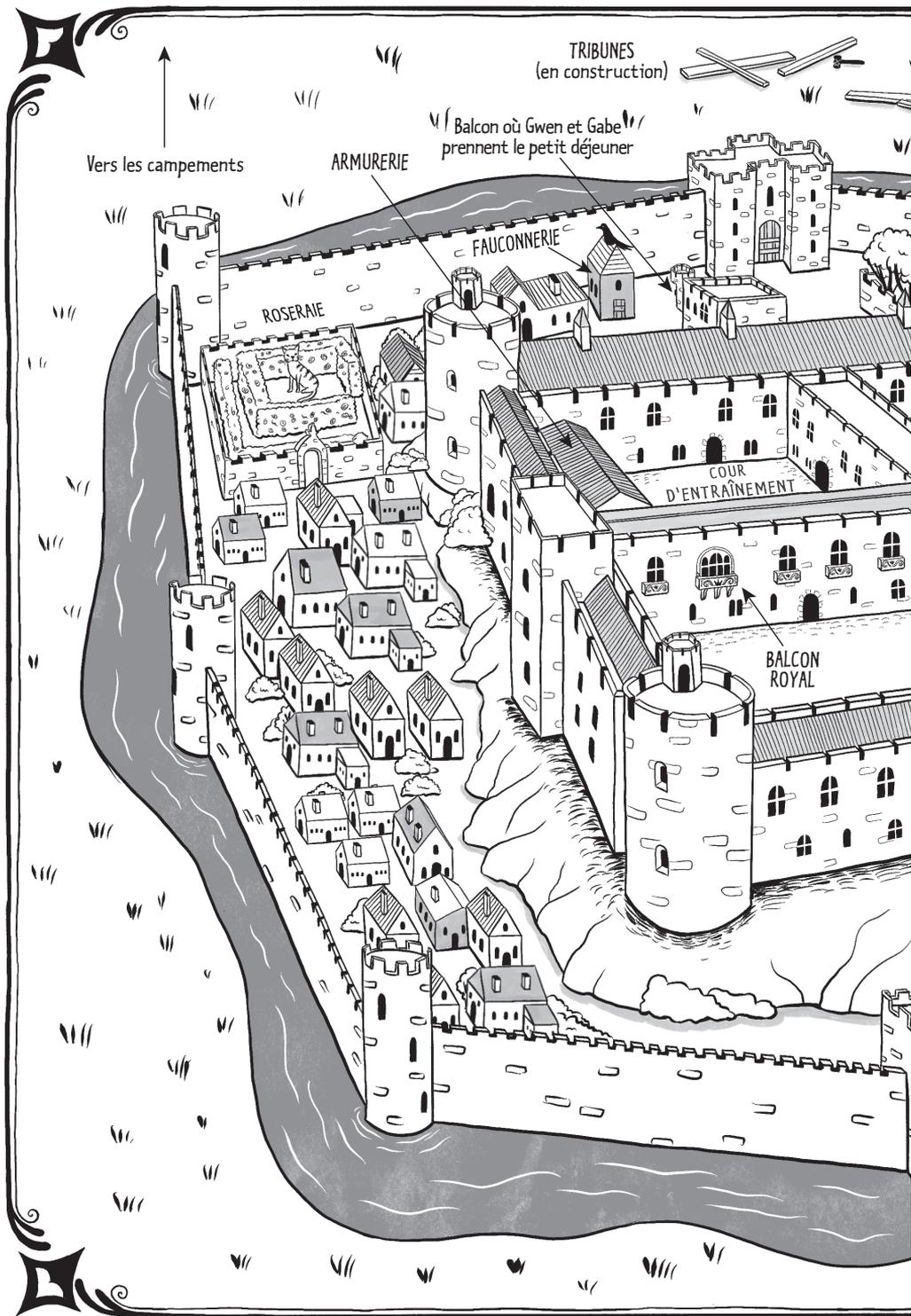
Lex Croucher

Gwen and Art are not in love

Traduit de l'anglais (Angleterre)
par Anne Guitton

casterman

Celui-ci était pour moi



Vers les campements

TRIBUNES
(en construction)

Balcon où Gwen et Gabe
prennent le petit déjeuner

ARMURERIE

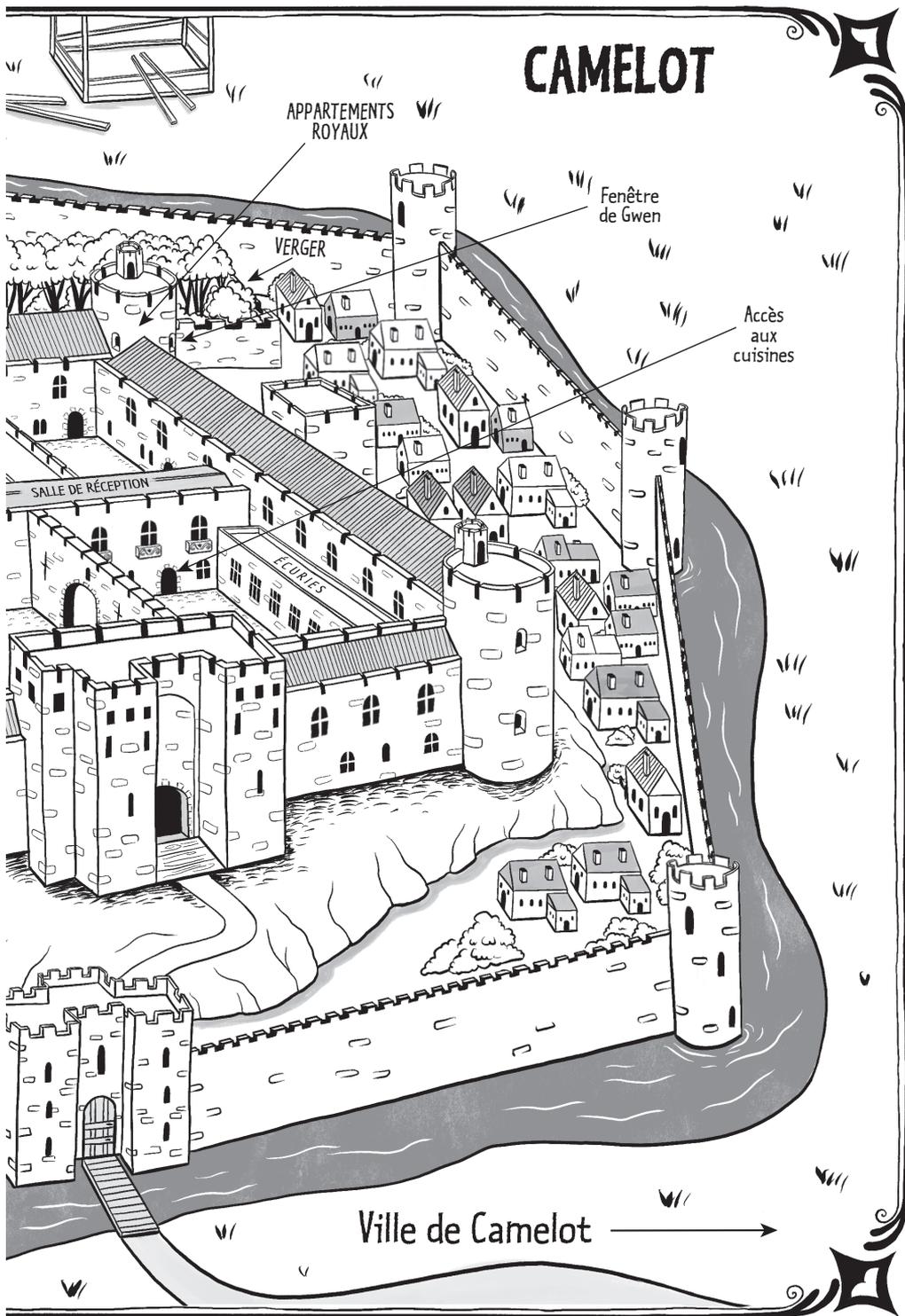
ROSERAIE

FAUCONNERIE

COUR
D'ENTRAÎNEMENT

BALCON
ROYAL

CAMELOT



Son Altesse royale le roi Allmot d'Angleterre déclare par la présente que le tournoi royal de Camelot débutera le dimanche de la Pentecôte.

(Merci d'ignorer les dates préalablement annoncées. Les travaux seront bien terminés à temps pour cette fête.)

Tout chevalier dont l'audace et le courage incarnent l'esprit courtois est invité à combattre pour son roi dans la lice, au tir à l'arc, en duel ou en mêlée, jusqu'à la proclamation du vainqueur le dix-neuvième jour du mois d'août.

Veillez apporter vos propres épées, assommoirs et massues à pointes, car aucune arme ne sera fournie.

J

À son réveil, Gwen comprit qu'elle avait encore fait le même rêve, et qu'elle n'avait pas été discrète. D'abord parce qu'elle se sentait euphorique, vidée de ses forces et un peu rouge ; et ensuite parce qu'Agnès, la dame de compagnie brune qui dormait dans la pièce voisine, se retenait de rire et n'osait pas la regarder dans les yeux.

— Agnès, l'interpella sèchement Gwen en s'asseyant dans son lit, vous n'auriez pas de l'eau à aller chercher, par hasard ?

— Si, Votre Altesse, répondit la jeune femme avant de sortir en courant.

Gwen soupira et contempla les épais rideaux de velours brodé qui encadraient son lit à baldaquin. C'était sans doute une erreur d'avoir ainsi renvoyé Agnès, qui allait probablement commérer avec tous ceux qu'elle croiserait. Mais les exploits nocturnes de la princesse n'occuperaient sans doute pas longtemps les conversations. En effet, ce n'était pas une journée

ordinaire : la saison du tournoi allait enfin débiter. Avec toute l'excitation que cela suscitait, les ragots croustillants d'Agnès seraient oubliés avant midi.

Une fois la dame de compagnie revenue avec un broc d'eau, Gwen sortit de son lit et tendit les bras au-dessus de sa tête, bâillant et clignant des yeux face aux premiers rayons du soleil. Après lui avoir retiré sa fine chemise de nuit, Agnès lui récura la peau et huila tout son corps. Elle venait de lui enfiler une tunique propre quand la porte s'ouvrit sur un grand garçon au teint pâle et aux cheveux de cuivre, le nez enfoui dans une pile de parchemins.

— Tu as vu ça ? demanda-t-il sans lever les yeux.

— Euh, Gabriel, signala Gwen, je ne suis pas encore habillée.

— Ah bon ?

Il fronça brièvement les sourcils, comme si elle avait ôté ses vêtements dans le seul but de l'incommoder.

— Désolé.

— Les Grecs ont consacré de nombreuses pièces à ce sujet, ajouta la princesse tandis qu'Agnès, rougissante, s'empressait de lui apporter une robe.

La jeune femme était moins troublée par l'inconvenance de la situation que par le charme de Gabriel, dont une bonne partie des dames de la cour étaient désespérément amoureuses. Si beaucoup avaient tenté d'attirer son attention, aucune n'y était encore parvenue. Le prince ne parlait presque jamais — sauf à Gwen, qui en tirait une immense fierté.

— Les Grecs ont consacré de nombreuses pièces à l'enfilage de robe ? s'étonna Gabriel.

— Non, soupira Gwen, des cheveux plein la bouche. Tu n'as pas compris la... Hé, tu m'écoutes ? C'est toi qui es venu dans ma chambre, je te rappelle.

Sans réagir, son frère retourna le parchemin qu'il lisait afin de déchiffrer le verso.

— Gabriel, insista-t-elle. Gabe ! Tu n'entends pas comme une voix spectrale qui résonne ? C'est fou, hein, on pourrait presque croire que je te parle.

— Attends, répliqua-t-il, une main levée pour la faire patienter.

Après une seconde de réflexion, Gwen conclut qu'il méritait une leçon. Elle lui lança donc, avec une force considérable, l'un des chaussons de brocard qu'Agnès lui présentait.

— Aïe ! s'écria-t-il.

— Hâte-toi d'en venir au fait.

— Bon, d'accord, grommela Gabriel en se frottant le crâne. Père m'a demandé de revoir les comptes avec Lord Stafford. Il s'agit essentiellement de dépenses liées au tournoi, mais je suis tombé sur ceci et j'ai pensé que...

Il s'interrompit, lui tendant le parchemin pour qu'elle voie par elle-même.

Pendant qu'Agnès tressait ses longs cheveux auburn d'une main experte, Gwen parcourut rapidement le document, qui listait divers biens : plusieurs coffres de soieries et de damas, un antique service de table

incrusté de pierres précieuses et d'innombrables vases en porcelaine, tous censés quitter le trésor de la Couronne dans les mois à venir. Le mystère s'éclaircit lorsque la princesse atteignit le bas de la page et la description d'une imposante tapisserie biblique représentant Ruth et Naomi, actuellement suspendue dans sa chambre.

— C'est ma dot, dit-elle. Gabe. Ma dot !

— Oui. Il semble que le moment soit venu...

— Et merde, pesta Gwen avant de se laisser tomber sur son lit.

— Merde, acquiesça son frère avec une grimace de compassion.

En théorie, il y avait quelque chose de rassurant dans le fait d'être fiancée depuis sa naissance — à quelqu'un de son âge, qui plus est. Cela épargnait à Gwen des surprises désagréables, comme devoir épouser un vieux noble grincheux afin que son père puisse forger une alliance politique. Au moins, elle savait à quelle sauce elle allait être mangée.

Malheureusement, cette expression était un peu trop littérale quand on connaissait l'ogre à qui elle était promise. Arthur Delacey, l'héritier du seigneur de Maidvale, était du point de vue de Gwen le pire démon qui soit.

Ils s'étaient rencontrés pour la première fois le jour de sa naissance, alors qu'elle était à peine plus grosse qu'une crevette. Son fiancé, quant à lui, avait déjà

deux ans. Il était venu à Camelot avec ses parents et des centaines d'autres familles dans l'espoir de gagner les faveurs de la Couronne. Elle imaginait très bien le petit visage contrarié d'Arthur, penché au-dessus de son berceau. Elle s'était souvent demandé si ses parents avaient envisagé de l'appeler Guenièvre, histoire d'accorder parfaitement leur couple – avant de se dégonfler et d'opter pour Gwendoline. Il faut dire que les aventures extraconjugales de l'épouse du roi Arthur avaient de quoi faire hésiter.

Le premier souvenir de Gwen remontait au jour où, alors qu'elle boudait dans sa chambre, Gabriel lui avait apporté une part de gâteau au miel chipée dans les cuisines.

Son deuxième souvenir, c'était quand Arthur était arrivé pour la lui voler. Seize ans avaient beau s'être écoulés depuis, cela la faisait encore enrager.

Et c'était loin d'être un incident isolé.

Arthur lui avait tiré les cheveux pendant la messe. Arthur s'était moqué d'elle sans arrêt lors de banquets. Arthur l'avait fait trébucher dans la cour devant une assemblée de lords et de ladies, avant de l'enjamber fièrement et de l'abandonner sur les pavés, les genoux en sang. Comme les visites du garçon coïncidaient toujours avec l'approche de l'été, Gwen en était venue à redouter le retour du soleil et des chardons en fleur. Pour son neuvième anniversaire, elle avait décidé de se venger en installant un piège devant sa chambre. Avec l'aide de Gabriel, elle avait tendu un long fil en travers

de la porte. Arthur avait fait un vol plané spectaculaire, qui s'était soldé par une double fracture du poignet. Une semaine plus tard, les gardes l'avaient surpris en train de glisser, d'une seule main, un chat sauvage par la fenêtre de la princesse.

En septembre de la même année, la reine avait poliment suggéré qu'on les tienne éloignés l'un de l'autre durant quelque temps. Gwen en avait été si soulagée qu'elle avait sautillé à travers le château toute la journée, enchantée par la perspective d'étés sans nuages... avant de s'arrêter net en entendant son père parler de son « promis ».

— Gabe, avait-elle demandé à son frère, blotti dans son coin préféré de la bibliothèque, c'est quoi, un « promis » ?

— La personne que tu dois épouser, avait-il répondu en baissant son livre.

— C'est bien ce que je craignais. Tu as une promesse, toi ?

— Non.

— Ce n'est pas juste.

— Tu as raison. Ce n'est pas juste.

*

Les petits déjeuners en famille, autrefois une constante de la vie de Gwen, se faisaient plus rares depuis quelques années. L'équilibre soigneusement préservé entre vie privée et travail, qui permettait au

roi de discuter d'économie avec son fils ou de jouer aux échecs avec sa fille, n'avait pas résisté aux tensions grandissantes dans le royaume. L'emploi du temps royal était désormais empli dès l'aube de réunions du conseil, d'audiences publiques et d'entretiens avec des ambassadeurs qui se prolongeaient parfois tard dans la nuit. Gwen et Gabriel en avaient pris leur parti et mangeaient souvent seuls sur le balcon couvert, oasis de calme au milieu de l'animation du château.

Le reste de la journée, la princesse s'imposait une routine stricte. Après le petit déjeuner, elle faisait sa promenade matinale en compagnie d'une Agnès silencieuse. Elle prenait ensuite son repas dans ses appartements, puis lisait ou jouait de la harpe. Les fins d'après-midi étaient quant à elles consacrées à la broderie. Depuis maintenant trois ans, Gwen ornait une immense couverture de bouquets de roses blanches et de myosotis bleus, à la demande de sa mère. Celle-ci avait employé les mots « couche nuptiale » et « nuit de noces », que la princesse s'était empressée d'oublier. Gwen aimait la broderie, dont l'aspect logique et répétitif l'apaisait. Une aiguille à la main, c'était plus facile de ne penser à rien, et surtout pas à l'usage auquel cette couverture était destinée.

Le dîner se déroulait parfois en petit comité dans les appartements privés de la famille. Mais en général, le roi insistait pour que sa fille le rejoigne dans la salle de réception et mange avec lui sous le regard d'une

centaine de curieux, la pièce bondée jusqu'au plafond de courtisans, de châtelains et autres parasites.

La princesse appréciait donc beaucoup les matinées passées avec Gabriel sur le balcon, sous un épais dais de clématite et de chèvrefeuille. Elle poussait souvent leurs assiettes pour consacrer une demi-heure à botter les fesses de son frère aux échecs, avant de poursuivre le cours de sa journée.

Ce jour-là, Gabriel n'était pas en forme. Il fallut à peine dix minutes à Gwen, encore sous le choc de cette histoire de dot, pour le mettre en échec.

— Tu fais exprès de mal jouer parce que tu as pitié de moi ? l'interrogea-t-elle.

Elle adorait ce jeu qui sollicitait une sorte de muscle caché, une partie de son cerveau en sommeil la plupart du temps. Calculatrice et impitoyable, elle ne laissait aucun répit à son adversaire.

— Tout le monde n'est pas obsédé comme toi par le triomphe ou la défaite. Et il y a des aléas plus épiques que ceux de l'échiquier, répondit Gabriel, avant de ramener une tour à l'endroit précis où elle se trouvait quelques minutes plus tôt. Désolé. C'est juste que je suis nul.

— Même ton chat jouerait mieux que toi ! se moqua Gwen. Échec et mat.

— Ah. Bravo. Tu viens de saccager le peu de confiance en moi qu'il me restait.

— N'essaie pas de me faire culpabiliser avant même que j'aie pu me vanter correctement. Mauvais joueur.

Gabriel soupira, s'appuya contre le dossier de sa chaise et contempla le paysage. Gwen suivit son regard. L'aile nord du château, qui abritait les appartements royaux, avait une vue dégagée sur le verger et les écuries. Dans le champ qui s'étendait au-delà du mur d'enceinte, on apercevait le sommet d'une vaste structure en bois, en construction depuis plusieurs mois. Des ouvriers grouillaient autour telles des fourmis afin que tout soit prêt à temps pour le début du tournoi. Le ciel était d'un bleu brumeux et la température déjà chaude pour cette fin de printemps. Les arbres en fleurs semaient leurs pétales au-dessus des douves. Dans d'autres circonstances, cela aurait été une journée merveilleuse.

— Arthur a peut-être changé, déclara Gabriel, qui savait exactement à quoi sa sœur pensait. Tu ne l'as pas vu depuis des années.

— Je l'ai aperçu l'automne dernier. De loin. À la Saint-Michel, quand on a été invités chez cet horrible comte et que tu es resté ici parce que tu avais la grippe.

— Et ?

— Il m'a jeté un regard moqueur depuis l'autre bout de la pièce, avant de chuchoter quelque chose à l'oreille d'un page. Ils se sont tellement esclaffés qu'ils ont failli tomber de leur chaise.

— Qui te dit qu'ils riaient de toi ?

— Il m'a pointée du doigt. En gloussant. Et en... mimant.

— Quoi donc ?

— Ma façon de danser.

— Oh, fit Gabriel. Eh bien...

— Si tu n'as rien d'utile à ajouter, tais-toi, grommela Gwen en s'affalant sur la table.

— Je suis désolé, murmura le prince, qui lui tapota les cheveux d'une main maladroite. Vraiment. Tu sais que je t'aiderais si je le pouvais.

Gwen n'en doutait pas. Son frère était bien trop gentil ; lui ne l'aurait jamais forcée à se marier à des fins politiques, quelle que soit la situation. Un jour, il serait roi, et ce serait à lui de prendre ce genre de décisions. Or, il redoutait ce moment. Depuis des années, on chuchotait en coulisses qu'il était trop faible, trop doux, trop *effacé* pour ce rôle. Leur père l'encourageait, en vain, à s'affirmer un peu plus. En réaction, Gabriel passait le plus clair de son temps le nez dans ses livres et ses registres, comme s'il espérait disparaître dans les recoins les plus sombres et les plus poussiéreux du château jusqu'à ce qu'on couronne quelqu'un d'autre à sa place.

Ce qui avait peu de chances d'arriver.

— Il ressemblait à quoi ? demanda-t-il à Gwen.

Elle le dévisagea, perplexe, avant de se rappeler qu'ils évoquaient son ennemi juré.

— À un suppôt de Satan, répliqua-t-elle. Oh, je ne sais pas. Il avait l'air arrogant, imbu de lui-même et agressif. Il s'est laissé pousser les cheveux et il n'arrêtait pas de les rejeter en arrière pour faire rougir les filles.

— Ça fonctionnait ?

— Évidemment. D'après Agnès, il a laissé un sillage de cœurs brisés derrière lui.

— J'ai eu les mêmes échos. Vierges déflorées, auberges vidées jusqu'à la dernière goutte, arbres déracinés.

— Tu crois que Père est au courant ?

— Il a dû entendre des rumeurs, mais rien d'assez concret pour que ça le pousse à revenir sur un accord passé il y a près de vingt ans.

Gwen soupira.

— Gabriel, combien faudrait-il que je te paie pour que tu acceptes de m'assassiner ?

Il lui adressa un sourire triste.

— Gwendoline, ne le prends pas mal, mais j'en serais incapable. Même si ce serait un bon moyen de faire d'une pierre deux coups...

— Ça m'étonnerait qu'on te prive de la Couronne pour un crime aussi mineur qu'un sorricide.

— Tu as sans doute raison. Enfin, on me confisquerait peut-être mon épée. Ce serait déjà ça de gagné.

La porte du balcon s'ouvrit si soudainement qu'ils sursautèrent tous les deux. Lord Stafford, le très pompeux intendant de leur père, se tenait sur le seuil, l'air stressé. Il portait des bas d'un vert anis si vif que Gwen dut cligner plusieurs fois des yeux avant de recouvrer la vue.

— Votre Altesse royale, dit-il à Gabriel. La cérémonie...

— Oh, zut ! s'exclama le jeune homme qui se leva d'un bond, renversant l'échiquier. J'avais complètement oublié ! J'arrive, j'arrive.

Stafford s'écarta d'un pas pour le laisser passer, puis il se tourna vers Gwen, qui s'était agenouillée pour ramasser les pièces.

— Vous êtes également attendue, ajouta-t-il d'une voix sèche.

— C'est demandé si gentiment que je ne peux pas refuser, soupira-t-elle en se redressant avec une lenteur exagérée.

Même si le tournoi ne démarrerait pas avant une semaine, la cérémonie d'inauguration devait permettre aux chevaliers et aux familles nobles de se rencontrer afin de se jauger, de former des alliances et de commencer à miser leur argent, leur bétail ou leurs femmes. Les gigantesques tribunes installées au nord du château, autour de l'arène aménagée pour accueillir la joute, la mêlée, les duels et le concours d'archerie, étaient reconstruites chaque année. Comme d'habitude, les travaux avaient pris du retard et seraient terminés juste à temps pour le premier combat. La cérémonie d'ouverture se déroulerait donc dans la plus grande cour du château, située tout au sud. Et Gwen devait se présenter sur le balcon royal réservé aux discours, aux apparitions officielles ou aux saluts familiaux, dont le peuple raffolait inexplicablement.

Enfant, elle ne s'était jamais vraiment intéressée aux tournois, qui venaient perturber la routine bien

huilée de son quotidien. Par conséquent, elle boudait chaque été et n'hésitait pas à se pencher sur un livre pendant que les chevaliers se disputaient les faveurs de son père. Au fil des ans, cependant, elle avait découvert que certains aspects des combats valaient le détour.

Lorsqu'elle émergea sur le balcon, ses parents étaient déjà assis sur les trônes en bois qu'on avait sortis pour l'occasion. Gabriel, le dos droit et un sourire forcé aux lèvres, avait pris place sur le siège voisin du roi. Gwen alla s'installer près de sa mère, non sans adresser un petit signe de la main à la foule rassemblée en contrebas.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? gronda la reine entre ses dents serrées. Arrête ça tout de suite.

La cour, rectangulaire et pavée, donnait sur la salle de réception d'un côté et sur une arche conduisant aux écuries de l'autre. Les courtisans s'entassaient le long des murs, vêtus de leurs plus beaux atours. Les chevaliers, que l'on annonçait un à un, faisaient leur entrée par l'arche avec leur maisonnée et leurs parrains, sous les vivats ou les huées du public.

Le défilé fut interminable. Gwen avait de plus en plus de mal à rester concentrée et ne cessait de gigoter sur son siège inconfortable.

— La proportion de membres du culte parmi les concurrents est inhabituellement élevée, commenta la reine à voix basse alors qu'un chevalier suscitait de maigres applaudissements.

— Et je m'en réjouis, répondit le roi. J'ai demandé à Stafford de prendre des mesures pour régler les dissensions. Il semble que ses efforts aient payé.

— En tout cas, votre cousin n'est pas là, continua la reine.

Mais alors que le chevalier suivant s'avavançait, elle plissa les yeux et souligna :

— Ah, il a tout de même envoyé son chien de garde.

L'homme en question, Sir Marlin, avait la peau si pâle qu'elle paraissait transparente. Les commères le surnommaient le Couteau parce qu'il était petit, affûté et particulièrement sanguinaire. Les relations entre le roi et le parrain et seigneur du Couteau, Lord Willard, n'étaient pas au beau fixe. Lorsque le souverain précédent était mort sans laisser d'héritier direct, ils s'étaient un temps disputé le pouvoir. Willard avait réclamé une part du gâteau, bien que la Couronne ait déjà été promise au père de Gwen. Il avait reçu le soutien de nombreux disciples du culte d'Arthur Pendragon qui, contrairement aux chrétiens, croyaient fermement en la magie du roi mythique et de ses acolytes. Alors que Willard commençait à représenter une menace sérieuse, l'invasion du royaume par le roi de Norvège avait coupé court à tout affrontement. La plus grande partie de la noblesse s'était unie derrière le père de Gwen afin de repousser ce voisin trop gourmand.

Depuis lors, les réunions de famille étaient pour le moins tendues. Gwen n'avait rencontré qu'une

fois le cousin de son père et elle ne l'avait pas du tout apprécié. C'était un homme très grand au visage sévère et aux manières brusques, qu'un ample manteau noir orné de symboles religieux faisait ressembler à une chauve-souris en colère.

Sir Marlin traversa la cour, accompagné par quelques applaudissements et pas mal de sifflets. On annonça ensuite deux jumeaux trapus et joviaux du nom de Beldish, puis il y eut une pause suivie d'une nouvelle sonnerie de trompettes. Une vague d'excitation parcourut la foule. La princesse se redressa.

— Pour l'amour du ciel, encore cette mascarade ? gémit sa mère.

Gwen se pencha sur son siège dans l'espoir de distinguer quelque chose à travers les corps massés devant l'arche. La mascarade en question était le meilleur moment de son été — non, de sa vie — et le seul élément du tournoi vraiment digne d'intérêt.

— Lady Bridget Leclair, de la maison Leclair, annonça le grand maréchal, un barbu nommé Sir Blackwood.

Des railleries et des ricanements s'élevèrent tandis que les spectateurs se bousculaient pour mieux voir. Lady Leclair les ignora superbement, impassible sur le grand cheval qui l'amenait au centre de la cour, avec sa bannière représentant une roue dorée sur fond rouge bordeaux. Les cheveux noirs et raides de la chevaleresse étaient coupés net au milieu de son front et au-dessus de ses larges épaules. Au lieu de lui donner l'air ridicule d'un petit page qui aurait grandi trop

vite, cela lui allait plutôt bien. Depuis son perchoir, Gwen admira le regard assuré, les longs cils et la peau brune de la jeune femme. À force de laisser traîner ses oreilles partout, elle avait appris que Lady Leclair avait un an de plus qu'elle et était d'origine taï, sa lignée remontant au royaume de Sukhothai. Lorsque la princesse en avait parlé à son frère, l'air de rien, il avait attrapé un livre pour lui faire une présentation aussi détaillée qu'inutile des comptoirs de commerce asiatiques.

Quelqu'un lança une pièce vers la tête de Lady Leclair, qui ne broncha pas. Les mains serrées sur les rênes, elle se pencha vers son cheval pour le rassurer en lui murmurant quelques mots. C'était la seule femme chevalier de tout le pays, voire du monde. Pourtant, elle supportait les cris, l'excitation et les moqueries aussi tranquillement que si elle partait faire une simple balade à travers champs.

— Je ne comprends pas pourquoi nous devons endurer ce spectacle ridicule, commença la reine, que son époux interrompit aussitôt.

— Elle a le droit d'être ici, Margaret. Prenez sur vous cette année encore ; elle finira bien par se lasser.

Gwen les entendit à peine. Son rêve de la nuit précédente venait de lui revenir en mémoire avec force détails.

C'était le premier jour du tournoi et elle était assise sur la tribune royale. Ses parents n'étaient pas là. Il n'y avait que Gabriel, coiffé d'un chapeau à large

plume, qui lui récitait inlassablement des vers de Chaucer. Il était d'usage que les chevaliers présentent leurs hommages au roi avant le début de l'épreuve, s'approchant de l'estrade pour le saluer et recevoir sa bénédiction. Dans son rêve, Lady Leclair avait foncé droit sur elle, montée sur une licorne, pour lui offrir une rose. Quand Gwen avait tendu la main, Bridget lui avait décoché un sourire charmeur, lui avait attrapé le menton sans retirer son gantelet et l'avait embrassée avec une telle fougue que Gabriel s'était exclamé « Nom d'une pipe ! » avant de tomber de sa chaise.

— Votre Altesse, avait susurré Lady Leclair en glissant ses doigts dans les cheveux de Gwen.

— Ma preuse chevaleresse, avait-elle répondu.

Elle savait qu'elle avait tendance à parler dans son sommeil. Voilà pourquoi ce matin-là, en se réveillant, elle s'était doutée qu'Agnès l'avait entendue. Elle espérait qu'elle n'avait rien dit de trop compromettant.

Gwen ne se rendit même pas compte qu'elle s'était levée, les mains agrippées au bord du balcon pour ne pas perdre une miette de l'arrivée de Lady Leclair. Quand sa mère se racla la gorge avec insistance, elle se retourna et s'aperçut que toute sa famille la dévisageait. Alors elle recula et jeta un dernier coup d'œil vers la cour, au moment précis où la chevaleresse levait la tête. Leurs regards se croisèrent. Lady Leclair lui adressa un salut presque imperceptible puis éperonna son cheval.

« Oh non, songea Gwen en se rasseyant, le rouge aux joues. C'est reparti. »

2

Si Arthur ne réagissait pas, l'homme aux grosses bottes allait lui défoncer le crâne d'une seconde à l'autre. Lorsque cette pensée lui vint à l'esprit, il prit brusquement conscience de ce qu'elle signifiait et roula sur le côté.

— Dehors, rugit l'homme.

— Je suis *déjà* dehors, objecta Arthur. Grâce à vous. C'était fort aimable de votre part, d'ailleurs.

— Sale petit insolent...

Cette fois, Arthur vit la botte arriver. Il se releva, la tunique couverte de boue, et constata au passage qu'il avait perdu son chapeau.

— Ce fut un plaisir, conclut-il en faisant une petite révérence. Excellent établissement, je dois le reconnaître. Vous avez surpassé mes attentes.

Il s'apprêtait à partir quand il se souvint d'un détail.

— Au fait, vous n'auriez pas vu Sidney ?

— C'est qui, celui-là, encore ?

Un hurlement retentit soudain dans l'auberge.

Une fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvrit à la volée et un jeune homme petit mais bien bâti en tomba, serrant contre lui ce qui ressemblait à un demi-manteau.

— Ah, se réjouit Arthur, le voilà.

— C'est moi, annonça Sidney, bien que ce soit superflu. Tout va bien. Juste, je ne retrouve plus mon foutu couteau.

— C'est votre garde du corps ? cracha l'aubergiste empourpré. Vous l'envoyez se battre à votre place ?

— Dans votre bouche, ça semble péjoratif. Mais, en substance, c'est à peu près ça.

L'homme s'avança, les poings levés. Arthur détala si vite qu'il faillit perdre l'équilibre.

— Les chevaux sont derrière, l'informa Sidney en agitant ce qui restait de son manteau pour souligner son propos.

— Je sais, répondit Arthur.

Il cavalait toujours et entendait haleter son valet, qui avait du mal à suivre.

— Vous étiez censé faire diversion, lui rappela ce dernier.

— Hum, oui. Mais j'ai été... occupé.

Les chevaux les regardèrent approcher d'un air désapprobateur. Arthur voulut bondir sur le sien, mais il calcula mal son coup et manqua de retomber de l'autre côté.

— C'est bon, le rassura Sidney une fois en selle. Il ne nous a pas suivis.

— Tant mieux.

Puis, alors que son maître faisait tourner sa monture, il se reprit :

— Mince, j’ai parlé trop vite. Il arrive avec un bâton. Un très gros bâton, Art.

— Petit veinard, commenta Arthur.

Il planta ses talons dans les flancs de son cheval, qui partit au trot, suivi de près par Sidney.

Lorsqu’ils entrèrent dans la cour du manoir deux heures plus tard, le cadran solaire indiquait le milieu de l’après-midi. Arthur en fut troublé. Ne faisait-il pas encore nuit quelques instants plus tôt ? Et cela signifiait-il qu’on était déjà mercredi ?

— On est déjà mercredi ? demanda-t-il à Sidney pendant qu’ils mettaient pied à terre et confiaient leurs montures au garçon d’écurie.

Un énorme tonneau d’eau de pluie était dressé près de l’entrée des domestiques. Les deux jeunes gens s’en approchèrent et commencèrent à se déshabiller pour rincer une partie de la boue dont ils étaient couverts.

— Comment vous voulez que je le sache ? grogna Sidney, tirant sa chemise par-dessus sa tête.

— N’est-ce pas ton travail de le savoir ?

— Non, mon travail, c’est de vous garder en vie. Et vous êtes en vie, non ?

— Il semblerait.

Arthur inspecta son corps en quête de blessures mortelles. Un gros bleu se formait déjà sur son épaule, à l’endroit où l’aubergiste l’avait frappé.

— Et mon visage ? s’enquit-il.

Sidney fit la grimace.

— Ouh là, atroce. À faire peur.

— Mais est-ce qu'il est abîmé ?

— Ah, non. Pas spécialement. À part une petite entaille au sourcil.

Arthur se pencha sur le tonneau pour contempler son reflet. L'entaille, pas si petite que ça, saignait encore.

Une voix sévère l'interpella alors. Il se retourna et découvrit Mrs Ashworth, la matrone grisonnante qui avait été sa nourrice autrefois.

— Qu'est-ce que vous faites à moitié nu dans la cour ? le gronda-t-elle.

— Bonjour, Ashworth. Est-ce qu'on est mercredi ?

— À moitié nu et en sang, qui plus est.

— Je ne comprends pas, soupira le jeune homme en regardant Sidney. Pourquoi aucun de mes employés n'est capable de me dire quel jour on est ?

— Jeudi, l'informa une blanchisseuse qui passait sans prêter attention à leur tenue.

— Enfin ! s'exclama Arthur, les mains levées vers le ciel. Donnez-lui une augmentation.

— Ne dites pas des choses pareilles, répliqua Mrs Ashworth. Vous savez très bien que je ne peux pas.

Dans une demeure normale, l'ancienne nourrice n'aurait pas été responsable des salaires et des augmentations. En fait, dans une demeure normale, l'ancienne nourrice serait partie depuis longtemps, étant donné que son protégé avait dix-neuf ans et

qu'aucun autre enfant n'était attendu. Cependant, au décès de la mère d'Arthur, Mrs Ashworth avait officieusement hérité de la charge d'intendance. Il y avait eu une brève lutte de pouvoir après le remariage de Lord Delacey, jusqu'à ce que sa seconde épouse trouve également la mort. Le père d'Arthur disait que la maison se gérait toute seule mais, quand des colporteurs, des bardes à moitié sourds ou des pages sans emploi se présentaient à la porte, c'était Ashworth qu'on appelait.

— Toujours aussi ravissante, Joyce, la complimenta Sidney avec un sourire charmeur.

— À défaut d'augmenter les employés, je peux les renvoyer, lui rappela Mrs Ashworth. Range ça, Sidney. Tu vas éborgner quelqu'un.

— Vous me flattez, s'amusa le jeune homme avant de rentrer s'habiller.

Arthur le suivit.

— Il est là ? demanda-t-il à la nourrice d'un ton aussi détaché que possible.

— Oui, dans son bureau. Il est dans tous ses états, Art. Étiez-vous censé faire quelque chose pour lui aujourd'hui ?

Arthur se creusa la tête, contrarié par l'expression compatissante de Mrs Ashworth.

— Non, je ne crois pas. Enfin, peut-être, si on est jeudi.

— On est jeudi.

— Très bien. D'accord. Je vais aller le voir.

Quand le jeune homme entra dans le bureau, lavé et habillé, il trouva le seigneur de Maidvale en train d'écrire une lettre. Une carafe de vin à moitié vide était posée à côté de l'encrier. Arthur priait secrètement pour qu'un jour, son père confonde les deux.

Les murs étaient couverts de portraits, d'armoiries, de vieux documents attestant les origines de la famille et d'un gigantesque arbre généalogique à l'encre brun doré. Une carte avait autrefois occupé la place d'honneur sur la paroi sud. La mère d'Arthur s'asseyait souvent là avec lui pour lui présenter le monde tout en grignotant des bonbons à la rose et au safran. Elle lui montrait les mers, les continents qui s'étiraient à l'Est ; l'Iran, ce lieu qui n'existait pour lui que dans les contes et d'où ses grands-parents avaient entamé leur long voyage vers l'Angleterre. De son petit doigt potelé, il suivait les contours des pays sans vraiment comprendre ce qu'il voyait. Quand il avait enfin eu l'âge de poser des questions, sa mère était morte depuis longtemps.

Un an après les funérailles, Arthur s'était faufilé dans la pièce dans l'espoir d'y trouver une trace d'elle. La carte avait disparu.

Lord Delacey leva les yeux en l'entendant entrer. Il avait le visage très rouge.

— Où étais-tu passé, bon sang ? Bah, ne me réponds pas, je ne veux pas le savoir. As-tu la moindre idée de ce que je suis en train de rédiger ?

— Un poème ? dit le jeune homme en s'adossant à la porte.

— Très drôle. Non, j'écris au *roi*. Pour lui présenter mes excuses dans toutes les langues possibles et imaginables. Et pourquoi, à ton avis ?

— Parce que vous êtes aussi doué pour les langues que mauvais poète ?

À peine Arthur eut-il prononcé ces mots qu'il comprit son erreur. Il esquiva de justesse l'encrier, qui s'écrasa contre la porte en lui éclaboussant le visage. Le liquide noir dégouлина sur le bois et forma une flaque par terre, tachant le cuir de ses bottes. Sans faire mine de s'essuyer, Arthur défia son père du regard.

— Tu devais assister à la cérémonie d'ouverture du tournoi, qui a eu lieu aujourd'hui. Je te l'ai répété un millier de fois. Le *tournoi*.

Arthur inspira profondément. Ils n'avaient jamais parlé de cela. S'il savait que la saison du tournoi approchait et qu'il était censé y aller, il était parti du principe qu'on viendrait le chercher dans sa chambre le moment venu — ce qui n'était jamais arrivé. En tout cas, son père avait omis de l'en informer. Et il avait maintenant le culot de l'accuser. Arthur ouvrit la bouche pour protester, avant de se raviser en sentant un morceau de verre crisser sous son pied.

— Désolé, marmonna-t-il, les dents serrées. J'ai oublié.

— Quand j'ai choisi ton prénom, Arthur, je plaçais de grands espoirs en toi...

Le jeune homme comprit qu'il pouvait se permettre de décrocher pendant quelques minutes. Il connaissait

par cœur ce monologue à propos d'« héritage » et de « dynastie » ; de la façon dont le traître Mordred avait engendré Melehan, qui avait engendré à son tour une lignée de personnages décevants ; et des mille raisons pour lesquelles lui-même faisait honte à son glorieux ancêtre. Arthur Pendragon, dont ils seraient les descendants très très indirects, occupait une telle place dans les sermons de son père que, si le jeune homme avait pu remonter le temps et rencontrer ce roi en personne, il aurait collé un bon coup de pied dans sa foutue Table ronde. Les hypothétiques origines royales de la famille Delacey s'étaient dissoutes au fil des siècles et se résumaient désormais à l'obsession du père d'Arthur pour le nom de Pendragon.

— Tu dois partir sans attendre, conclut Lord Delacey en se levant. Demande à Ashworth de préparer tes bagages. Tu passeras l'été là-bas.

— Pardon ? bégaya Arthur. *Tout l'été ?*

— Oui, pour entamer officiellement ta cour à la princesse. Ferme la bouche, Arthur. Il est plus que temps que tu grandisses, que tu cesses d'être égoïste et que tu fasses quelque chose de ta vie. Tu te montreras charmant avec Gwendoline, tu gagneras sa confiance — en un mot, tu te comporteras en fiancé modèle. Je te prie également de m'écrire — *regarde-moi quand je te parle* — afin de me tenir informé de tout ce qui se passe à Camelot. N'ometts aucun détail.

Arthur se retint de commenter l'appétit malsain de son père pour les ragots, digne d'un courtisan

sans cervelle, car la carafe paraissait assez lourde pour infliger de graves blessures. Il se contenta donc d'acquiescer et de tourner les talons.

— Bon à rien, entendit-il son père marmonner juste avant que la porte se referme.

Il retrouva Sidney dans le jardin, en train de lancer des miettes de pain à un écureuil.

— On part pour Camelot, lui annonça-t-il d'une voix morne. Puis-je savoir pourquoi diable ça te donne le sourire ?

— Je n'y peux rien. J'adore les grandes villes. Les femmes, l'alcool, les banquets... Et je ne suis jamais allé à Camelot.

— Quel orateur tu fais.

— Ça vous fera du bien aussi de changer d'air, ajouta Sidney comme s'il n'avait rien entendu. Vous arrêterez peut-être de déprimer à cause de vous-savez-qui.

— Je ne déprime pas, se défendit Arthur en s'emparant du pain. Berk, il est rassis.

— À votre avis, pourquoi j'en donnais aux animaux ? Pour info, je l'ai récupéré dans la gueule du chien.

Arthur recracha aussitôt la bouchée qu'il venait de prendre.

— Voyons, Art, où sont passées vos manières ? le gronda Sidney. Il ne faudra pas faire ça devant votre promesse.

— Va donc dire à Ashworth de faire mes bagages. On doit rester là-bas jusqu'en septembre.

— Vous me prenez pour qui ? protesta Sidney. Votre valet ?

— Ha ha. Emporte aussi du vin. Beaucoup de vin. L'été va être long.

Leurs bagages avaient été expédiés en tête. Une fois que Sidney et Arthur eurent quitté la campagne entourant Maidvale, ils n'eurent plus qu'à avancer sur une longue route droite jusqu'à Camelot, ce qui leur permit de se détendre.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ? demanda Sidney alors qu'ils chevauchaient côte à côte.

Il se pencha pour passer la bouteille de vin à Arthur.

— Je ne sais pas trop. Ça fait des années, je crois, soupira ce dernier en buvant une gorgée pour se donner du courage.

— Elle n'est pas vilaine, à ce qu'on raconte.

— Non. Le problème, c'est sa personnalité. Tu es au courant qu'elle m'a cassé le poignet ?

— Si je suis au courant ? Vous me l'avez répété tellement de fois que ça doit être gravé à l'intérieur de mon crâne.

— Il ne s'est jamais vraiment remis, insista Arthur, dont la douleur fantôme se réveillait à l'approche de Camelot. C'est pour ça que je ne peux pas tenir une épée correctement.

— Hum. Bien sûr.

— Cette fille est horrible, Sid. Je n'ai jamais rencontré personne qui accorde autant d'importance à sa propre

majesté. À cinq ans, elle passait déjà son temps à me donner des ordres, puis courait raconter des mensonges sur mon compte à son père. Plus grande, elle s'est mise à écrire des saletés sur moi dans son journal. Elle le cachait sous un arbre comme une espèce d'écureuil dérangé, en pensant que personne ne la voyait.

— Bon, mais vous n'êtes plus des enfants, maintenant. Elle s'est peut-être calmée.

— Ça m'étonnerait. À mon avis, elle est encore pire qu'avant.

— Vous avez raison d'être optimiste. Allez, buvez un coup.

La nuit était très avancée lorsqu'ils franchirent les douves ; il leur fallut un moment pour convaincre les sentinelles de leur ouvrir la porte. Sidney dut même sortir la lettre portant le sceau de Lord Delacey. Enfin, les gardes acceptèrent de laisser passer ces deux garçons avinés en provenance de Maidvale.

— Bien, fit Arthur en secouant la tête afin de s'éclaircir les idées.

— Bien, quoi ?

— Les écuries sont... à droite. Oh, *merde*, Sid, je vais me casser la figure !

Arthur atterrit lourdement sur son épaule meurtrie et roula sur le dos en jurant. Un garçon d'écurie l'enjamba avec politesse puis attrapa les rênes de son cheval, qu'il entendit s'éloigner avec celui de Sidney. Il savait qu'il devait se relever, mais il n'en avait ni l'envie ni le courage.

— Vous avez l'air malin, commenta Sidney, qui venait d'apparaître dans son champ de vision et lui tendait une main.

— Tu peux aller les prévenir qu'on est arrivés et qu'il nous faudrait des chambres ? Je t'attends ici.

— Dans la cour ? Dans le noir ?

— J'essaie de repousser autant que possible le moment d'entrer. C'est l'instinct de survie, tu comprends, expliqua Arthur en s'asseyant sur un tonneau qui avait le bon goût de se trouver là.

— Pas vraiment, non.

Sidney haussa les épaules et se dirigea d'un pas assuré vers la porte la plus proche.

L'endroit était exactement comme dans les souvenirs d'Arthur, bien que moins imposant. C'était logique, puisque sa dernière visite datait de ses onze ans, quand il était encore petit et maigre. Il éprouvait une rancœur tenace envers chaque mur croulant de ce château, chaque bannière, chaque tapisserie et chaque poignée de porte. À ses yeux, c'était plutôt une prison.

Le seul avantage, c'était l'absence de son père. Occupé par des réunions capitales avec des gens dont le jeune homme n'avait jamais entendu parler, il ne le rejoindrait pas avant plusieurs semaines. Cette pensée à elle seule lui remontait le moral.

Attiré par une délicieuse odeur de pain en train de cuire, Arthur prit soudain conscience qu'il mourait de faim. Il se leva, traversa la cour sur des jambes endolories par une longue chevauchée, et descendit

l'escalier jusqu'au labyrinthe de couloirs qui menait aux cuisines.

Lorsqu'il atteignit la porte, réfléchissant aux amabilités qu'il allait devoir débiter afin d'obtenir à manger, il entra en collision avec quelqu'un qui sortait. Il tomba à la renverse et se cogna la tête contre les dalles de pierre. Un objet étrangement souple rebondit sur son visage alors qu'il gisait là, étourdi. Quand il rouvrit les yeux, il constata qu'il était entouré de boules de pâte d'amande.

— Et me voilà à nouveau par terre, soupira-t-il. Formidable.

— À nouveau ?

Dès qu'Arthur voulut bouger, il grimaça de douleur. Enfin, très lentement, il parvint à se redresser. Un grand garçon roux dégingandé se tenait devant lui, avec une assiette vide qui avait dû contenir la pâte d'amande. Le cerveau d'Arthur tournait à toute allure afin de resituer ce visage, et soudain, il comprit : c'était le prince Gabriel. Plus vieux, plus grand, la mâchoire plus affirmée, les sourcils plus épais et les coudes plus fins, mais bien reconnaissable. La dernière fois qu'Arthur l'avait vu, Gwendoline et lui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

Ce n'était plus le cas. Gabriel était un homme, désormais. Et un futur roi. Qui contemplait Arthur. En chemise de nuit.

— Bonsoir, Gabriel, lança-t-il en se levant avec autant de dignité que possible, des morceaux de pâte d'amande plein les cheveux.

— Arthur Delacey ? C'est bien toi ?

Il envisagea sérieusement de répondre non avant de se raviser :

— Oui. Je suis de retour.

— Je vois ça. Tu t'es perdu ?

— Non, je suis juste affamé.

— Soûl, tu veux dire.

Arthur haussa les épaules tout en époussetant ses vêtements.

— L'un n'empêche pas l'autre. Et toi, qu'est-ce que tu fabriques avec les réserves de pâte d'amande de tout le royaume ?

— Moi aussi, j'avais un petit creux, expliqua Gabriel, avec un regard dépité vers les friandises éparpillées sur le sol.

— Oh. Eh bien. Justement, j'allais dans les cuisines. Tu veux que je... Il en reste peut-être un peu là-bas ?

— Non, merci. Bonne nuit, Arthur, conclut Gabriel avant de lui tendre son assiette comme à un domestique.

— J'ai été ravi de te revoir, Gabriel.

Il eut l'impression que le prince poussait un drôle de soupir. Puis il se retrouva seul dans le couloir et se sentit très stupide.

— Toujours aussi pédant, grommela-t-il pour se consoler.

Après quoi il partit en quête d'un morceau de pain à se mettre sous la dent.

3

C'était dangereux de désirer des choses. Gwen avait perdu l'habitude.

En fait, la seule chose qu'elle avait vraiment désirée depuis des années, c'était qu'on la laisse tranquille.

Sa mère avait beau se donner un mal fou pour contrarier ce minuscule espoir, Gwen s'y accrochait, refusant de passer du temps avec les dames de la cour, de sympathiser avec les filles de bonne famille comme Agnès ou de se préparer de quelque façon que ce soit à devenir la dame de Maidvale. Elle n'en voyait pas l'intérêt. Mariée ou pas, elle ne renoncerait jamais à se promener chaque matin, ni à travailler à son ouvrage chaque après-midi, ni à passer le plus clair de son temps seule.

Quand on y pensait, le fait que son seul souhait soit l'absence de nouveauté avait quelque chose de déprimant. Alors elle évitait d'y penser. À défaut de pouvoir désirer mieux, elle se contentait du sentiment de sécurité que la routine lui procurait.

Or, Lady Leclair représentait un problème car, en la regardant, Gwen désirait soudain un tas d'autres choses.

Le lendemain de la cérémonie d'ouverture, en descendant prendre son petit déjeuner, elle décida donc de ne plus penser non plus à la chevaleresse. C'était la cinq centième fois qu'elle prenait cette résolution depuis qu'elle avait posé les yeux sur elle.

Cependant, elle avait des problèmes plus urgents.

— Père, commença-t-elle alors que le roi attrapait une lettre, la tachant de fromage frais, j'aimerais vous parler d'Arthur Delacey.

— Parfait ; c'était aussi mon intention, répondit son père en essuyant l'enveloppe sur sa serviette.

— Ah. En tout cas, il est impératif que nous en discussions avant de prendre des mesures trop hâtives. C'est la meilleure...

Le roi soupira et leva l'index, un geste qu'il faisait rarement en famille mais dont la signification était claire : il réclamait le silence.

— Arthur va passer l'été ici, Gwendoline. Il est temps que vous réappreniez à vous connaître. Tu as bientôt dix-huit ans ; tu devais te douter que ce moment arriverait.

— J'espérais, répondit Gwen en pesant ses mots, que les circonstances ayant donné lieu à cet accord auraient évolué.

Son père lui adressa un regard compatissant, mais il n'était pas du genre à revenir sur ses décisions.

— Le seigneur de Maidvale et son épouse m’ont offert un soutien essentiel lors de mon accession au trône, Gwendoline. Et ce, bien que Delacey soit un membre du culte qui aurait pu prendre un tout autre parti. Or, tu sais que je suis un homme de parole.

— Alors je dois souffrir au nom d’une vieille alliance qui ne nous apporte plus rien ?

— Elle nous apporte beaucoup, au contraire, la reprit le roi. L’influence de Lord Delacey a beau avoir décliné, nous ne devons surtout pas contrarier les arthuriens. Et personne ne te demande de souffrir. Juste de te marier.

— C’est la même chose !

— Gwendoline, intervint sa mère.

La jeune fille reprit espoir. Peut-être la reine allait-elle venir à son secours ?

— Arrête de te tripoter les ongles, s’il te plaît.

Gwen cacha ses deux mains sous la table et serra les poings.

— Père, dit Gabriel d’une voix douce, j’ai entendu certaines rumeurs assez... *gênantes* sur les frasques d’Arthur Delacey. Et ma brève rencontre avec lui la nuit dernière semble les confirmer.

Gwen lança un regard reconnaissant à son frère. Le moment était venu de faire appel au sens des convenances du roi.

— Je comprends que votre parole vous engage, mais ne devrions-nous pas peser le pour et le contre de cette

union qui pourrait avoir des répercussions négatives sur la Couronne ? Sur votre réputation ?

« Et sur moi », termina-t-elle intérieurement.

— Nous ne ferons rien de tel ! s'emporta la reine. Gwendoline, tu n'es plus une enfant. Tu dois accepter ton époux et tes responsabilités en tant que future maîtresse de sa maison et de ses terres.

— Il n'est pas question que j'aille m'installer là-bas ! protesta la princesse. Je resterai ici, à la cour. Je ne vois pas où est le problème.

— Le problème, c'est que tu n'as pas le choix ! Le devoir t'impose de l'aider à gérer ses affaires...

— Je sais que tu n'apprécies pas le changement, coupa le roi tout en brisant le sceau d'une nouvelle lettre avec son couteau, mais laisse une chance à Arthur. Il pourrait te surprendre. Et par pitié, cette fois, évite de lui casser un os.

— Je ne peux rien vous promettre.

Le roi se plongea dans la lecture de son courrier pendant que sa femme mangeait en silence.

— Tu l'as vu ? demanda Gwen à son frère à la seconde où ils quittèrent la salle à manger. Tu lui as parlé ?

— Plus ou moins, dit Gabriel, qui se dirigeait déjà vers la bibliothèque.

— Comment peut-on « plus ou moins » parler à quelqu'un ?

— C'était au beau milieu de la nuit, alors qu'il venait chercher à manger dans les cuisines. Oh, et il était

étalé par terre. J'ai déjà connu conversation plus passionnante.

— Il était étalé par terre ? Mince alors, j'aurais bien aimé voir ça.

— Ne t'inquiète pas. Je suis prêt à parier que la performance se répétera.

Gwen parvint à éviter Arthur toute la journée. Elle tourna en rond pendant des heures dans le jardin tout en conversant poliment avec Agnès, se retira dans ses appartements pour le déjeuner, puis passa son après-midi seule, à tapoter des doigts sur la table et à soupirer.

Quand on l'appela pour le dîner dans la salle de réception, elle comprit qu'elle ne pourrait pas repousser plus longtemps les retrouvailles avec son fiancé. Elle demanda à Agnès de sortir sa plus belle robe de printemps, en délicat damas rose et or, de lui tresser les cheveux et d'y ajouter quelques fleurs de cerisier. Lorsqu'elle croisa Gabriel dans l'escalier, en retard comme elle, il ouvrit de grands yeux.

— Tu es drôlement jolie.

— Oh, la ferme.

Elle remarqua que lui aussi avait fait un effort vestimentaire. Il portait un pourpoint bleu brodé tout neuf et s'était même donné un coup de peigne.

— C'est Elyan qui t'a habillé ? Je n'avais jamais vu cette veste.

Gabriel baissa les yeux comme s'il la découvrait en même temps qu'elle.

— Hein ? Non. Elyan est reparti chez Stafford.

Au grand désarroi de l'intendant royal, Gabriel refusait tous les valets qu'on lui proposait. Ils tenaient une semaine en moyenne avant d'être assignés à un autre poste, tant le prince était horrifié par l'intimité que leur tâche impliquait. Il passait ensuite un mois merveilleux dans une paix totale, le temps que Lord Stafford sélectionne le candidat suivant.

La salle de réception était pleine à craquer, car la plupart des spectateurs de la cérémonie d'ouverture du tournoi avaient été invités à dîner avec le roi. Les longues tables en bois étaient assaillies de convives qui se versaient gaiement du vin, s'apostrophaient et jouaient des coudes pour obtenir une meilleure place. Supposant qu'Arthur serait parmi eux, Gwen se faisait déjà un plaisir de le dépasser pour aller s'installer à la table royale dressée sur une estrade. Elle s'arrêta net en le voyant assis à celle-ci, à côté de l'un des deux derniers sièges libres.

— Je te donnerai tout ce que tu veux, chuchota-t-elle à son frère. Je te donnerai...

— Par ici, Votre Altesse, appela Lord Stafford, plus empourpré que jamais et coiffé d'un chapeau qui disparaissait presque sous des plumes de paon. J'aimerais m'entretenir de certaines affaires avec vous.

Gwen se doutait bien qu'il ne s'adressait pas à elle. Il ne le faisait jamais.

— Bien sûr, répondit poliment Gabriel en allant s’asseoir sans oser regarder sa sœur, qui n’eut pas d’autre choix que de s’installer près d’Arthur.

Elle daigna lui jeter un rapide coup d’œil et constata avec plaisir qu’il n’avait pas l’air en forme. Les yeux cernés et le sourcil barré par une vilaine entaille, il contemplait fixement sa soupe. Il ne prononça pas un mot, mais elle le sentit se raidir.

Résolue à l’ignorer toute la soirée, elle se tourna vers sa mère, qui conversait avec le roi. Malheureusement, quand Gwen essaya de se joindre à leur discussion, ce dernier haussa les sourcils d’un air insistant. Elle se laissa aller contre le dossier de sa chaise, dépitée.

— Arthur, dit-elle d’une voix morne.

— Ouais, répondit-il sur le même ton.

— Le voyage a été pénible ?

— Beaucoup moins que la destination.

— Je ne m’attendais pas à te trouver à ma table.

— L’idée n’est pas de moi, avoua-t-il en soulevant son verre. Ta mère m’est tombée dessus dès mon arrivée. Elle n’a même pas voulu que Sid m’accompagne.

— Qui ça ?

— Sidney Fitzgilbert. Mon valet et garde du corps. C’est le type affreusement laid, là-bas.

Il désigna l’une des longues tables, d’où un jeune homme aux cheveux bruns et aux traits tout à fait séduisants les salua avec entrain. Sa peau pâle était rougie par un coup de soleil, et il avait du ragoût plein le menton. Gwen ne lui rendit pas son salut.

— Charmant.

— Il l'est, je t'assure. C'est un amour. Comparé à certaines.

— Oh, je t'en prie, s'énerva la princesse. Tu as dix-neuf ans, pas onze. Tu pourrais au moins faire l'effort d'être poli.

Il la dévisagea longuement avec un dédain absolu, avant de répondre :

— Non, merci.

— Tu vas rester tout l'été ici, lui rappela Gwen. *Voire toute ta vie.*

— Mon Dieu. Tu as raison, grommela-t-il. Je ne peux pas continuer comme ça.

Alors que Gwen approuvait d'un hochement de tête, il héla une servante qui passait.

— Du vin, s'il vous plaît, et veillez à ce que mon verre ne se vide jamais. De tout l'été.

Puis il se retourna vers la princesse et ajouta avec un sourire mielleux :

— Ou plutôt de *toute ma vie.*

— Va au diable, Arthur, siffla Gwen.

Il leva son verre désormais bien rempli pour trinquer à sa santé.

— Ah, je retrouve la Gwendoline d'autrefois !

Ils restèrent assis en silence jusqu'à ce que la reine se penche pour parler à Arthur. Aussitôt, il se redressa et répondit aimablement à ses questions. Bien sûr, il lisait toujours, et non, cela ne le dérangeait pas le moins du monde de passer l'été avec eux, et oui,

il aimait toujours beaucoup danser. Gwen enrageait de voir qu'il pouvait se montrer tout à fait charmant quand il le décidait. Avec tout le monde sauf elle.

Un bal était prévu après le dîner. En général, la princesse en profitait pour s'éclipser sous le prétexte d'une cheville foulée ou de « problèmes féminins », pendant que les autres se choisissaient des partenaires et investissaient la piste de danse. Mais ce soir-là, lorsqu'elle se dirigea vers la sortie, la main de sa mère se referma sur son poignet tel un étau.

— Danse avec notre invité, lui ordonna-t-elle.

— Mère, appelez les gardes. Arthur m'a menacée avec un couteau.

— Je t'ai déjà demandé de ne plus raconter ce genre de bêtises, soupira la reine en la prenant par les épaules pour la conduire vers les danseurs. Le pauvre neveu de Lord Stafford a failli se faire dessus lorsqu'ils sont venus l'arrêter.

— J'espère qu'Arthur finira par me tuer, répliqua Gwen. Ce jour-là, vous regretterez peut-être de ne pas m'avoir écoutée.

Elle aurait juré qu'en s'éloignant, sa mère marmonnait quelque chose comme : « N'y compte pas trop. »

Gabriel, lui, n'était pas obligé de danser. Il resta assis à écouter Lord Stafford en hochant la tête. Pour la première fois, la princesse songea que son frère aurait *adoré* que son devoir se résume à se marier. Il aurait pu choisir une épouse aussi gentille et sérieuse que lui, puis se retirer dans l'une des nombreuses résidences

de campagne de la famille royale et passer le reste de sa vie à jardiner, entouré d'une centaine de chats.

Mais le destin en avait décidé autrement. Qu'ils le veuillent ou non, les fils de roi incarnaient une promesse, l'espoir et la gloire de leur lignée. Alors que les filles, elles, naissaient pour être cédées à d'autres.

Le fiancé de Gwen était déjà planté du côté des hommes. Il l'attendait. Elle se demanda quand sa mère avait trouvé le temps de le traîner sur la piste alors qu'elle était occupée à la harceler. Peut-être avait-elle engagé des renforts.

Arthur ne paraissait pas très heureux d'être là mais, dès que la musique débuta, il se mit à danser avec une grâce que la princesse ne put s'empêcher de lui envier. Elle détestait qu'il possède ce talent ; elle-même mettait en grave danger les orteils de tous ceux qui l'approchaient. Elle détestait le petit sourire moqueur qu'il lui adressait chaque fois qu'ils se prenaient les mains, et le ricanement qui lui échappa quand elle fit un faux-pas et manqua de percuter le couple voisin.

Et surtout, elle détestait devoir le regarder. Il était beau, c'était indéniable, même si sa personnalité annulait complètement ce physique avantageux. Ses cheveux presque noirs tombaient tout droit sur ses épaules ; sa peau était d'un brun lumineux alors que l'été venait à peine de commencer, comme s'il passait beaucoup de temps dehors. Sa blessure au sourcil, son air fatigué et le léger bleu sur sa tempe, au lieu de le rendre moins attirant, ne faisaient qu'ajouter

à son charme canaille. Gwen se réjouit néanmoins de constater qu'il n'était pas plus grand qu'elle.

Toutes les filles de la piste l'admiraient, et il le savait. La princesse ne comprenait pas ce qu'elles lui trouvaient. Le petit garçon insupportable était devenu un homme insupportable, qui la tourmenterait jusqu'à la fin de ses jours. À peine le morceau terminé, elle s'éloigna sans un regard en arrière et fonça vers Gabriel, toujours planté près de la table royale avec Lord Stafford. En voyant l'expression de sa sœur, il renvoya ce dernier.

— Ça va ? s'inquiéta-t-il une fois l'intendant parti.

— Vous parliez de quoi ? l'interrogea Gwen, désireuse de se changer les idées.

— De la guerre.

— Laquelle ?

— Celle qui couve au sein de notre peuple. Les membres du culte sont de plus en plus agités. Les catholiques aussi. Jusqu'ici, Père a réussi à les garder sous contrôle, mais...

Gabriel s'adossa contre un pilier de chêne délicatement sculpté pour contempler les danseurs.

— Vu la tête d'Arthur Delacey, on devrait peut-être t'envoyer sur le terrain pour mater la révolte en ôtant aux hommes toute envie de se battre.

Arthur avait également quitté la piste pour aller s'asseoir près de Sidney, qui avait enfin essuyé son menton couvert de ragoût. Ils s'entretenaient à voix basse. Lorsque le jeune homme s'aperçut que sa

fiancée l'observait, il leva les yeux au ciel comme un enfant tandis que son valet pouffait dans sa chope de bière.

— Et si tu lui bottais les fesses ? suggéra Gwen à son frère.

— *Quoi ?* Euh, non. Je ne voudrais pas causer un incident diplomatique.

— Si, justement, c'est l'idée ! Il a bafoué mon honneur.

— Vraiment ?

— Non. Mais il s'est montré très désagréable.

Gabriel lui décocha un sourire en coin.

— Tu t'en remettras.

Deux des danseuses qui les avaient observés plus tôt s'approchèrent en gloussant sous prétexte de parler à Gwen. Elles se mordillaient la lèvre et rougissaient coquettement devant Gabriel, qui resta de marbre et étouffa même un bâillement. Gwen dut se mordre elle aussi la lèvre pour ne pas exploser de rire. Regarder des femmes se pavaner devant son frère, qui fixait poliment le sol, se raclait la gorge, faisait une remarque sur les impôts ou commentait la soupe du jour était l'un de ses passe-temps favoris. Ces deux-là étaient d'une ténacité impressionnante. Sans se laisser décourager, elles restèrent plantées là une éternité.

— Encore raté, lança Gwen lorsqu'elles se décidèrent enfin à partir, ce qui lui valut des regards assassins.

— Ce genre de phrase n'est pas censée être prononcée à haute voix, lui signala Gabriel. Tu ne vas pas te coucher ?

La princesse haussa les épaules.

— J'ai le choix entre me faire torturer ce soir sur la piste de danse, ou demain matin par Mère.

— Va au moins prendre l'air. Je m'occupe de la distraire.

Elle le remercia d'une petite tape sur l'épaule et sortit d'un pas vif dans la cour sud, qui était merveilleusement calme. Les bruits de la fête ne lui parvenaient plus que de loin. L'air était frais et sentait le feu de bois. Alors qu'elle s'approchait des écuries pour rendre visite à Winifred, sa jument patiente et compréhensive, quelqu'un en sortit.

Lorsqu'elle comprit de qui il s'agissait, elle eut une réaction tout sauf rationnelle. Dans un réflexe purement instinctif, elle s'accroupit derrière un muret.

Lady Leclair ne portait plus son armure, mais elle était aussi impressionnante que la veille dans sa tunique blanche et son haut-de-chausses. Ses cheveux étaient attachés à la va-vite, ses manches roulées sur ses bras musclés, sa joue barrée d'une trace sombre — de la boue, peut-être, ou bien du crottin de cheval.

De toute sa vie, Gwen n'avait jamais rien vu d'aussi beau.

La chevaleresse s'étira, faisant craquer ses os, et poussa un soupir de satisfaction qui réduisit le cerveau de la princesse en bouillie. Puis elle sembla se

souvenir de quelque chose et retourna dans les écuries. Elle n'était pas beaucoup plus grande que Gwen et pas particulièrement carrée, pourtant elle dégageait une impression de force, comme si elle était taillée dans un matériau plus solide que celui de la princesse.

Celle-ci resta accroupie dans une posture peu élégante pendant un long moment. Elle ne songea à bouger que lorsqu'une crampe envahit son mollet.

Alors qu'elle venait de se résoudre à rentrer, un bruit de pas lui parvint de la direction opposée.

Bientôt, Arthur Delacey apparut avec un employé du château, un blond nommé Mark ou Michael, qui s'accrochait à son bras avec une grande familiarité. Elle essaya de se rappeler sa fonction – assistant du maître-chien, peut-être ? Arthur jeta un coup d'œil autour de la cour déserte, attira le jeune homme dans une alcôve sombre et l'*embrassa*.

Gwen en resta bouche bée.

Arthur souriait, les yeux mi-clos, les lèvres pressées contre celles de Mark – ou Michael. Il glissa une main sous sa chemise, lui renversa la tête en arrière, écartant ses cheveux de son visage béat. Gwen était si estomaquée qu'elle en oublia de rester cachée. Et lorsque Arthur rouvrit les yeux, il l'aperçut.

Il repoussa aussitôt son compagnon et lui glissa sèchement quelques mots. Une seconde plus tard, Mark – ou Michael – avait disparu. Arthur se recoiffa, les joues rouges, ouvrant et fermant la bouche comme s'il cherchait en vain quelque chose à dire. Puis tous deux

sursautèrent car Lady Leclair venait de surgir des écuries, une veste sur l'épaule.

Sans réfléchir, Gwen replongea derrière son muret, tandis que la chevaleresse s'éloignait d'un pas tranquille en direction des cuisines.

Quand la princesse osa enfin redresser la tête, Arthur était planté devant elle.

— Belle soirée, dit-il d'une voix tendue.

Il attendit sa réponse, les poings serrés.

— Arthur, chuchota Gwen, c'était un garçon. Tu as embrassé un *garçon*.

— Vraiment ? dit-il d'une voix paniquée. Non, je ne crois pas. Je m'en serais aperçu.

— Je pense, oui, vu que tu avais ta main dans son...

— Bien, bien, bien, la coupa Arthur. D'accord. C'était un garçon. Félicitations, tu es un génie. Pas la peine de tourner autour du pot : tu veux aller chercher le goudron et les plumes maintenant, ou tu préfères me renvoyer chez mon père pour qu'il s'en charge ? Dans un cas comme dans l'autre, je suis sûr qu'on te laissera profiter du spectacle.

— Oh, fit Gwen. *Oh*.

Elle n'en revenait toujours pas. Cette prise de risque insensée, dans un endroit où n'importe qui aurait pu les voir, ces baisers échangés sans la moindre hésitation... Il avait clairement l'habitude de ce genre de situations.

— Je peux savoir pourquoi tu m'espionnais ? cracha Arthur.